

DE SI VIOLENTES FATIGUES

Romain Huet, chercheur en sciences sociales, a publié récemment un essai¹, résultat d'une enquête réalisée dans un centre de prévention du suicide où il travailla. Son argument central est que les lieux d'écoute de la souffrance sociale se centrent sur la souffrance individuelle, mais non sur leur dimension politique, pourtant essentielle.

André Crismer, médecin généraliste à la maison médicale Bautista Van Schowen (Seraing).

Les transformations sociales inédites produites par la modernité ont contribué à l'émancipation de l'individu qui se gouverne par lui-même, mais elle a mis à mal le lien social, menaçant de nombreux individus d'isolement, d'apathie et d'absence de désir, produisant une « société de la fatigue ». Désengagé, l'individu est comme un nomade sur le plan géographique, sexuel, idéologique, religieux. La vie sociale se remplit par une multiplication des rencontres et de connexions temporaires, au prix d'une hausse de la superficialité des échanges et de la solitude. L'individu perd de sa capacité de se lier au monde, à autrui, à lui-même.

La politique et l'intime

Les hommes ont transformé la société, qui elle-même change les hommes. « *Comment transformer la souffrance en une ressource pour le politique ?* », se demande l'auteur, qui parle des malheureux, des épuisés. Les services d'écoute se fondent sur l'idée selon laquelle « se dire soulage ». On fait l'hypothèse que le récit de soi permet la compréhension de soi. « *Cette idée suppose que l'existence se laisserait traduire et que la mise en mots pourrait conduire à une ouverture* », écrit-il. L'intérêt n'est pas dans ce que les individus disent, mais plutôt « dans ce que dit ce qu'ils disent ». « *Le malheureux est toujours un contestataire en puissance.* » La souffrance et les maux ne viennent pas uniquement de l'intérieur, mais ils ont des causes extérieures, sociales, politiques. Comme le souligne Judith Butler², « *les vies sont contraintes et organisées de l'extérieur.* » Le suicidaire ne veut pas nécessairement la mort, mais une autre vie que celle qu'il mène. C'est à partir de là qu'on peut voir son potentiel politique, voire révolutionnaire. L'étude de la souffrance ouvre des pistes inédites pour penser une critique de notre société.

« *On a là tous les éléments d'une critique de la société "par le bas"* », écrit Huet, qui fait l'hypothèse que le malheureux est un sujet politique : « *Ces sous-sols contiennent des "énergies étouffées" qui appellent à une transformation du monde social.* »

Il s'agit de se centrer sur le politique et pas uniquement sur l'intime. « *L'histoire individuelle a une valeur collective...* », poursuit l'auteur. Il s'agit donc d'explorer ce qu'elle dit du monde, de montrer en quoi elle diverge des visions conformistes de la politique et de la vie bonne. Et on verra alors « *que travailler sur le malheur des autres n'a rien de désespéré* », car le désespoir peut être renversé en désir.

Pour Pier Paolo Pasolini³, la société de consommation a remporté une victoire définitive et sans partage. Contrairement au fascisme, elle a étouffé toute résistance. Il n'y a plus de lucioles, disait-il. Mais ne peut-on voir les sujets épuisés comme des lucioles ?, comme le suggère George Didi-Huberman⁴. Les malheureux seraient alors au néolibéralisme ce que les résistants étaient au fascisme. Les services d'écoute peuvent éteindre ces lucioles en enfermant leurs paroles dans des espaces clos et confidentiels. Les malheureux peuvent aussi marquer peu d'intérêt pour la politique : ils ont tendance à singulariser leur malheur et à ne pas convoquer l'extérieur pour en expliquer l'origine. Souvent, ils continuent à poursuivre les objectifs susceptibles d'être réalisés à l'intérieur de l'ordre social. « *Le malheureux est toujours susceptible de devenir le contestataire. Par sa bouche ou sa main, de manière ordinaire, l'ordre social ne cesse d'être désavoué* », dit Huet. Le chercheur doit explorer l'idée qu'ils se font du monde.

Les hommes ont transformé la société, qui elle-même change les hommes.

1. R. Huet, *De si violentes fatigues*, Presses universitaires de France, 2021.
2. J. Butler, *Qu'est-ce que la vie bonne ?* Payot, 2014.
3. P. P. Pasolini, *Écrits corsaires*, Flammarion, 2018.
4. G. Didi-Huberman, *Survivance des lucioles*, Les Éditions de minuit, 2009.

Il ne s'agit pas d'étouffer la dimension existentielle, mais de prendre en compte aussi l'aspect politique : « [...] leurs plaintes n'indiquent pas ce qu'ils désirent réellement [...]. L'objectif est donc d'écrire sur ce qui manque au monde et à la vie ». Il faut rechercher dans la souffrance le potentiel politique qu'elle contient et explorer ce qu'elle dit de notre monde et à ses devenirs, de rendre possible le passage du « je » au « nous ».

L'origine du mal

L'écoute peut favoriser des dynamiques de dépolitisation, alors que des témoignages pourraient agir comme des révélations. Comment donner à ces voix une visibilité et une audibilité, comment les faire exister ? « Mais savons-nous ce que ces voix effrayées racontent et dénoncent ? » L'ordre social n'est que rarement évoqué pour expliquer le malheur. La souffrance est réfléchie à partir du rapport à soi dans la perspective d'une autoclarification. « *Les conversations entre les souffrants et les bénévoles ont alors tendance à ne se rapporter qu'à l'intériorité de l'individu, pensé sans ancrage social ni politique.* » L'essentiel du travail est alors de se tourner vers soi-même sans chercher à changer le dehors. Pour R. Huet, « *le dispositif d'écoute est une perpétuation de l'ordre social où chacun est considéré comme responsable de soi et donc de sa situation actuelle et de ses possibilités de réformes.* » « *En appelant l'individu à apprivoiser son passé biographique, il l'incite à une meilleure maîtrise de soi et donc à une forme d'autodomestication* », ajoute-t-il. Les problèmes sociaux sont requalifiés de psychologiques.

L'empowerment est un terme qu'on utilise souvent dans notre monde : le voit-on comme une démarche pour se changer soi et s'adapter, ou pour changer le monde ? Dans les lieux d'écoute, l'appelant est poussé à accepter la réalité sociale et à s'y adapter, à s'accommoder du monde. « *La quête de justice et de justification est paralysée par la recherche à tout prix de l'apaisement.* » D'autres termes peuvent révéler des paradoxes : l'approche centrée sur la personne qui peut avoir un effet antipolitique ; parler de l'autre, c'est en même temps assujettir l'autre et le reconnaître ; l'asile est un lieu d'accueil et d'accès au monde commun, mais aussi le lieu d'enfermement.

La souffrance peut avoir une puissance subversive : « *Une douleur peut se transformer en désir, un impouvoir en possibilité, une passion en ac-*

tion »⁵. Hannah Arendt écrivait : « *Dans la mesure où la psychologie peut "aider" les hommes, elle les aide à "s'adapter" aux conditions d'une vie désertique. Cela nous ôte notre seule espérance, à savoir l'espérance que nous, qui ne sommes pas le produit du désert, mais qui vivons tout de même en lui, sommes en mesure de transformer le désert en un monde humain. La psychologie met les choses sens dessus dessous ; car c'est précisément parce que nous souffrons dans les conditions du désert que nous sommes encore humains, encore intacts. Le danger consiste en ce que nous devenions de véritables habitants et que nous nous sentions bien chez lui* »⁶.

Emmanuel Levinas affirmait que le sujet épuisé est précisément « *une des figures de notre présent* »⁷. La souffrance est signe que la vie telle qu'elle est menée n'est pas acceptable : à partir d'elle s'ouvrent des possibilités de vie. Devant la souffrance, notre regard doit aussi porter sur les conditions extérieures qui contraignent les vies, les limitent, les rendent impuissantes ou les mutilent, mais ne peut s'arrêter là. Il faut chercher aussi leurs attentes, ce qui nécessite un travail de traduction et de reformulation, car les récits des souffrances sont souvent inachevés. Une question qui se pose alors sera : comment soutenir cet individu dans son effort de création ?

Romain Huet termine : « *Notre société laisse peu de place pour l'utopie. Les malheureux sont des lucioles, qui ne disent rien du monde tel qu'il devrait être ; mais qui exprime la nécessité d'un autre monde. Il nous faut continuer à interroger la nuit* ».

Tout cela devrait nous interpeler, nous, soignants. Comment allier cette dimension politique à la dimension individuelle, alors que notre fonction première est de soulager la souffrance ? En prenant notre patient comme fin et non comme moyen ! Il s'agira de renforcer le lien entre notre travail curatif et notre travail de promotion de la santé (les cinq axes d'Ottawa⁸). Cela nous paraît clair quand il s'agit de problèmes d'exploitation au travail ou d'exclusion. Ce l'est moins quand la souffrance vient de dysfonctionnements familiaux ou de conflits de couples, même si ceux-ci sont des effets, des reflets de l'organisation et des valeurs de notre société. Cela pose aussi la question du témoignage, face auquel la position de notre mouvement (centré sur la justice sociale) semble avoir été toujours plus ambivalente que dans le monde des organisations humanitaires (centrées sur les droits humains). ■

5. G. Didi-Huberman, *Peuples en larmes, peuples en armes*, Les Éditions de Minuit, 2016.

6. H. Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?*, Seuil, 1995.

7. E. Levinas, *De L'existence à l'existant*, Fontaine, 1947.

8. Conférence internationale pour la promotion de la santé (1986) : élaborer une politique publique saine ; créer des milieux favorables ; renforcer l'action communautaire ; acquérir des aptitudes individuelles ; réorienter les services de santé, www.euro.who.int.